

Cinq cents autres années après, je revins encore aux mêmes lieux ; cette fois la mer en occupait la place. Ayant aperçu des pêcheurs sur les rivages, je leur demandai depuis quand la mer, avait envahi ce terrain.

— Un homme comme vous, dirent-ils, peut-il faire une pareille question ? ce lieu a toujours été tel qu'il est aujourd'hui.

Au bout de cinq cents nouvelles années, j'y retournerai encore. La mer n'y étant plus, je voulus savoir depuis combien de temps elle s'était retirée. Un homme à qui je le demandai me répondit comme tous les précédents, c'est-à-dire que les choses avaient toujours été ainsi que je les voyais. Enfin, après un laps de temps égal aux précédents, j'y retournai pour la dernière fois, et je trouvai, en place d'un lieu désert, une cité florissante, plus peuplée et plus riche en monuments somptueux que la première que j'avais vue.

Voulant alors connaître la durée de son existence je m'adressai aux habitants, qui me dirent : L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps ; nous ignorons depuis quand elle existe, et nos pères à ce sujet, n'en savaient pas plus que nous.

Ce récit très gracieux et concis fait voir les changements et les bouleversements qu'éprouvent les terrains et les eaux.

\* \* Mais une question plus grave doit nous occuper en ce moment.

Le choléra est en Europe, et c'est en Espagne qu'il s'est déclaré, pour de là se propager, dit-on, en France, à Auray, le pays du pèlerinage de Ste-Anne d'Auray, la sainte vénérée de la Bretagne.

Comment le fléau s'est-il déclaré ?

On prétend que dans une petite ville d'Espagne on a creusé le terrain d'un cimetière dans lequel ont été enterrées les victimes du choléra en 1885, et que les miasmes, les microbes si vous le voulez, mal détruits, ont provoqué une nouvelle épidémie. Ceci me rappelle ce que disait l'honorable Docteur Marcil, quand la diphtérie fit tant de ravages, il y a quelques années à Saint-Eustache.

— On enterre mal, disait-il, il faut une réforme, car bien souvent ce sont les morts qui font mourir les vivants.

Il le prouva, du reste, et le ruisseau de Saint-Eustache qui passait près du cimetière ou dedans, je ne sais plus au juste, acquit une triste célébrité. Le Docteur Marcil qui est un homme de science a matière à études dans le fait qui vient d'être signalé en Espagne.

Prenons garde, le fléau peut arriver d'un jour à l'autre !

*Lein Ledieu*

### LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La St-Jean Baptiste, comme dans les années passées, a été bien chômée par les Montréalais. Dans la matinée une, imposante procession a parcouru les rues de la ville. Partout les rues étaient magnifiquement décorées. La bannière de l'Association était dans un char traînée par 4 chevaux et escortée par un corps de pompiers. L'enfant de M. Jos. Malo (membre du cercle La Fontaine), de la section Ste-Brigide, représentait allégoriquement le saint du jour.

L'arche élevée au coin des rues Notre-Dame et des Seigneurs, que nous représentons dans une de nos gravures, était certainement l'une des plus belles élevées sur le parcours de la procession.

Aussitôt arrivé à Notre-Dame, une messe fut dite par Sa Grandeur Mgr Fabre. Le sermon a été prêché par M. l'abbé Ecrément, chapelain du couvent d'Hochelaga.

Dans l'après-midi du même jour et le lendemain, une fête champêtre réunissait tous les membres de la grande famille canadienne au parc Sohmer.

La célébration de la St-Jean-Baptiste en 1890 laissera un bon souvenir chez tous les patriotes.



### SONNET

#### LE MOIS DE JUIN

Voici le mois de juin, voici le mois des roses :  
D'enivrantes senteurs, l'air est tout parfumé ;  
Le ciel est plein d'azur ; le pré, de fleurs écloses ;  
Le lilas berce au vent son panache embaumé.

On entend dans les bois le bruit de tendres choses ;  
De blondes flèches d'or, le soleil s'est armé ;  
Plus d'horizons obscurs et plus d'esprits moroses :  
D'un même éclat joyeux, tout être est animé.

Les oiseaux dans l'espace avec des cris d'ivresse  
Célébrent leurs amours. La nature en liesse  
Offre sa lèvre en flamme aux doux baisers des vents.

Oh ! comme en ce beau mois tout palpite et respire !  
On dirait que la terre est une immense lyre  
Qui chante sous le doigt du radieux printemps.

Juin 1890.

H. M.

1814

Je tire les notes qui vont suivre du journal manuscrit d'un officier du 6<sup>e</sup> régiment. Le petit cahier qui renferme ces notes est très bien conservé. Il ne porte aucune signature. J'espère en découvrir l'auteur.

Le 6<sup>e</sup> régiment qui avait servi en Espagne toute l'année 1813, entra en France au mois de février 1814 au moment où Napoléon, lancé sur la frontière de Champagne, était obligé de dégarnir ses frontières sud-ouest. Le 7 avril, le régiment était à St-Genis à l'est de Bordeaux. "Le 9, dit le journal, on nous envoya au lieu nommé La Garde, d'où la garnison fit une sortie contre nous. En même temps nous vîmes arriver un capitaine, deux lieutenants et soixante-quinze soldats du 14<sup>e</sup> régiment français qui se réfugiaient dans nos rangs".

Le 11, Napoléon abdiquait. Le 12, le 6<sup>e</sup> régiment se mettait en marche par St-André de Cussac, traversait la Dordogne à St-Vincent du Cussac, et allait camper le 15 à Carbon Blanc, sur le terrain où il s'était trouvé le 3 du même mois. Enfin le 18, il partait pour Bordeaux et devait y attendre des ordres relativement à son passage en Amérique.

Je traduis : "Le 2 mai, les 6<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup> régiments sortent de Bordeaux pour s'embarquer. Nous passons Blanquefort et St-Gabriel, et nous allons camper près Castelman de Médoc. Le 3 nous traversons Castelman et Moulins, et nous nous embarquons à Pauliac : le 6<sup>e</sup> sur trois transports appelés *Sultana*, *Horwinger* et *Cornwallis* ; j'étais sur le premier. Le 4, nous étions à Verdun arrêtés par la marée, et nous n'arrivâmes à Royan que le 5. Le lendemain, notre convoi, composé du *Centaur* de soixante et quatorze canons, le *Challenger*, brick armé, et sept transports, sortit de la Garonne en route pour le Canada. Le 15, nous eûmes connaissance du banc de Terre-neuve ; le 20, nous passâmes entre le cap Breton et Terre-neuve entrant dans le golfe St-Laurent. Le 22 nous entrâmes dans le fleuve proprement dit. Le 24, au Bic, 25, St-Thomas, 26, Québec, sans nous arrêter ; nous mouillâmes au Cap Rouge. Le 27, Pointe-aux-Trembles etc., et nous jetons l'ancre à Port-neuf. Le 28, nous couchons à l'entrée du St-Maurice".

A partir de ce moment, la navigation devint extrêmement lente, faute de vent. Rendus à la Pointe-du-Lac, les deux régiments se séparèrent ; le 6<sup>e</sup> marcha depuis Nicolet à Longueuil, et le 82<sup>e</sup> par la rive nord jusqu'à Montréal. Après quelques jours de repos, le 6<sup>e</sup> partit des casernes des Récollets, Montréal, le 16 juillet, marcha jusqu'à Lachine où il prit les bateaux qui le conduisirent jusqu'à la Pointe-Claire. Le 17, aux Cédres et aux Cascades. Le 18, au Côteau du Lac. Le 19, Glengarry et Cornwall. Le 20, Long Sault et

deux milles plus haut jusqu'à Osnabrug. Le 21, Williamsburg. Le 22, Mathilda. Le 23, Johnstown, Prescott et Brockville. Le 24, Bridge Island. Le 25 Gananoque, puis ramant toute la nuit, ils arrivèrent à Kingston le matin du 26. Quelques jours plus tard, le régiment était placé à la frontière du Niagara, un nom que l'on voit encore aujourd'hui briller sur son drapeau.

Au printemps de 1815 on apprit la nouvelle du retour de Napoléon en France. Le 6<sup>e</sup> régiment descendit à Québec et s'embarqua, les 29 et 30 juin, pour l'Europe. Au cours du voyage, entre Chippewa et Québec, le régiment passa une journée à se reposer à Kingston ; c'était le 18 juin ; si le télégraphe électrique eut existé on eut épargné à ces braves gens la peine de parcourir quinze cents lieues pour aller au secours de leurs compagnons d'armes—car le 18 juin 1815 c'est Waterloo !

L'officier qui a écrit le journal en question dit qu'il avait servi vingt ans avec le 6<sup>e</sup> régiment lorsqu'il se sépara de lui, à Québec, le 30 juin 1815, pour accepter la charge de major de brigade dans les Cantons de l'Est, d'où il se retira au mois de juin 1816.

Le 6<sup>e</sup> régiment est commandé aujourd'hui par l'honorable sir Francis Colborne, le même qui était à Saint-Eustache en 1838-39. Son prédécesseur, le colonel Crofton, avait commandé l'expédition de 1846 contre les Métis de la Rivière-Rouge. Enfin, si vous voulez tout savoir, je vous dirai que le 6<sup>e</sup> régiment porte la tunique écarlate à revers bleus, et qu'il est au nombre des corps d'élite de l'armée anglaise. Je viens de lire son histoire qui remonte à 1674.

CHARLES AMEAU.

### L'AMI FIDELE

Plaignez-moi !

Ma main tremble, ma tête se trouble, j'ai fait ce matin une abominable action ; j'ai tué mon ami le plus dévoué !

Hélas ! on n'en voit peu comme lui ! C'est un modèle de loyauté, de sincérité, de franchise.

Trop de franchise peut être... puisque c'est là ce qui a causé la fatale catastrophe.

Qui n'aime pas à être flatté ? Je l'aime moi, aussi ce n'était qu'avec peine quelquefois que j'en tendais la vérité dite trop crument par mon ami.

Pauvre ami ! lui qui ne vivait que pour moi. Tout ce que je ressentais se reflétait en lui : il surprenait mes moindres sensations, il avait de sages conseils pour toutes mes fautes.

Avais-je le soir, passé la nuit presque entière dans de longues veillées ? Il le devinait tout de suite, et, au retour, je l'entendais me dire : "Nous avons les yeux bien fatigués, nous sommes bien pâles ce matin, prenons garde ! Tu ruines ton tempérament, ne veilles donc plus si longtemps."

M'étais-je livré à un accès de colère ? Il me disait : "Comme tu es effrayante ! comme le sang colore tes joues ! prends garde ! Une attaque subite pourrait te faire mourir !"

Avais-je été maussade dans ma famille ! Il le connaissait vite à mon air et me disait : "Ton cœur doit être bien laid, car ta figure est bien laide."

Oh ? tu étais trop fidèle mon ami ! Et un jour... hier, dans un accès de dépit, alors qu'il me reprochait une méchante parole que je venais de prononcer et qui avait bouleversé tout mon être, je l'ai... jeté à terre, foulé aux pieds, brisé en mille morceaux !

Savez-vous le nom de cet amie : *Il s'appelle mon miroir.*

Ste-Cunégonde, 1890.

FLEURETTE.

Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.